

Et vous, les enfants, C'EST POUR QUAND ?





Childless. Childfree. Celles qui n'ont pas le choix. Celles qui choisissent. Qui choisissent quoi? De vivre sans enfants. Elles sont de plus en plus nombreuses à décider de rester femmes sans devenir mères, de rester des amantes plutôt que s'aventurer du côté des génitrices. Dans une société où procréation est encore synonyme d'accomplissement, ce choix fait jaser.

Par **Manon Volland**

« Tu ne veux pas d'enfant ? Mais pourquoi ?! »

POUF. Le pavé de l'indiscrétion est lancé dans la grande mare de la disposition du corps féminin. Inévitable question des dîners en famille, des mariages de potes et des baby showers de copines qui s'arrondissent... Impossible d'échapper au diktat sociétal de la maternité. A la vingtaine, vous serez encore trop jeune pour vraiment savoir ce que vous voudrez et « votre envie » se réveillera – c'est certain – bientôt. A la trentaine, on vous conseillera de mettre le pied à l'étrier (ou plutôt le pain dans le four) si vous ne voulez pas rater le tintement de l'incontournable horloge biologique. Arrivée à la quarantaine, on vous traitera d'égoïste qui ne pense pas au renouvellement de la population, on vous dira aussi que c'est trop tard, qu'il fallait y penser avant, et que de toute façon vous serez une vieille maman sinon (sympa !). A 50 ans et les poussières qui s'ensuivent, on arrêtera probablement de vous ennuyer, plus inquiets que seront vos interlocuteurs de leurs propres petits-enfants baveux que de votre vie sans cris de marmaille. Tandis que certaines savent depuis toujours que leur éden ne sera pas fait de tétines et de bavoirs à tête d'abeille, d'autres le découvrent sur le tas, ou le tard, après avoir attendu l'instinct maternel presque aussi longtemps que leur prince charmant sur son cheval blanc.

L'année dernière, en Europe, une femme sur cinq de 40 ans déclarait ne pas vouloir d'enfant. En Suisse, une sur trois n'en a pas. Ces chiffres alarment les politiques autant que les familles de ces générations qui ne veulent plus de descendance et aspirent à une autre forme de liberté. Mais... laquelle ? Enquête.

« Tu n'aimes pas les enfants, c'est ça ? »

Non, ce n'est pas ça. Témoignage quasi unanime des NoMo – *NotMother* –, l'affection pour les bambins des autres est toujours là, qu'il s'agisse du neveu, de la nièce ou du fils de la voisine. Mais une fois qu'elles ont passé le pas de leur porte, elles se rejoignent également sur le besoin de calme et de silence, répit auquel elles sont certaines d'avoir à renoncer dès la naissance d'un loupicot à deux pattes. Ces femmes nous ont raconté vouloir avoir le choix de partir en voyage quand bon leur semble – hors pics des vacances scolaires, de toute évidence –, de s'offrir des grasses mat' et des sorties sans devoir booker la nounou des semaines à l'avance, de se laisser le loisir de changer leurs plans sans se caler sur les leçons de tennis du dernier et les cours de théâtre de l'aînée, et de faire des heures sup' au bureau ou des nuits blanches pour leur petite entreprise en éclosion si l'envie leur prend. Ce désir d'indépendance solitaire, ou en binôme, est d'autant plus important lorsque les femmes ont fait de longues études supérieures, souvent terminées tard et ayant débouché sur une carrière qu'on ne se voit pas délaissier si vite après tant d'efforts. En 2013, selon l'Office fédéral de la statistique, 30 % des femmes âgées de 50 à 59 ans ayant fait des études supérieures n'avaient pas d'enfants, contre 20 % autrement. La liberté de choisir de faire prospérer son activité professionnelle est ainsi l'une des raisons principales des femmes qui désirent rester *childfree*. Pourrait-on leur donner tort lorsque l'on sait qu'une femme sur dix est licenciée après un congé maternité (*Blick*, février 2019) et qu'une femme sur sept quitte le marché du travail après avoir donné la vie (OFS, 2016)? Et que penser de la précarité des emplois à mi-temps proposés aux femmes « au foyer », souvent injustement sous-rémunérés? Si Julien Clerc chantait « femmes, je vous aime », le gros souk de l'emploi semble plutôt fredonner « mères, je vous emmerde ».

« Tu changeras d'avis. Forcément »

Ou pas. Lorsque ce n'est pas la question professionnelle qui prime, c'est souvent le contexte social qui explique le non-désir de moutards. On érige désormais les enfants en symbole de réussite d'une organisation hors pair, en forme de trophées de bonheur exhibés sur Instagram et d'achèvement du portrait de la famille parfaite. Beaucoup de femmes nous ont confié être terrorisées par cette charge mentale qu'elles ne se voient pas assumer, par cette barre si haut placée qu'elles ont peur de ne jamais atteindre, et par cet agencement optimal Clio-berceau-boulot-nounou-dodo qu'elles ne pensent pas pouvoir trouver. Toutefois, avoir un enfant semble encore être la suite logique à la déclinaison relation-emménagement-mariage (seulement un quart des enfants en Suisse naissent hors union). C'est pourquoi certaines femmes pensent avoir envie de se reproduire pour entrer dans le moule, pour se rassurer. Comme

EN EUROPE, UNE FEMME SUR CINQ DE 40 ANS DÉCLARE NE PAS VOULOIR D'ENFANT. EN SUISSE, UNE SUR TROIS N'EN A PAS.

pour faire écho à l'imaginaire collectif encore très patriarcal, où demoiselle sans enfant = monstre à culpabiliser et damoiseau sans marmot = homme épanoui et sûr de lui (et pas de ménopause, voyons, qu'il vive donc en paix, d'amour et d'eau fraîche!). On a beaucoup entendu de ces femmes qu'elles ne voulaient pas d'un enfant comme d'un accessoire pour rejoindre la meute de la norme. Simone de Beauvoir parlait de maternité inconsciente pour décrire cet état de fait où le bambin incarne une thérapie contre la solitude et le désenchantement, et qu'elle désapprouvait grandement – elle pour qui donner la vie signifiait « faire naître des êtres libres ». Trop de responsabilités, de contraintes, de couches, de petits pots et de logistique acrobatique qui pèsent sur des finances parfois déjà justes pour s'occuper d'elles-mêmes et qui s'ajoutent aux raisons de renoncer aux enfants. « Être à la hauteur, de ce qu'on vous demande, ce que les autres attendent, et surmonter sa peur d'être à la hauteur, du commun des mortels » (*Le Roi Soleil*, 2005).

« L'heure tourne, il va falloir te dépêcher »

Parfois, certaines explications des NoMo sont à chercher dans des recoins plus intimes de leur être, dans des convictions nécessitant davantage de confidences. Un divorce subi pendant l'enfance qu'on a trop peur de faire vivre à son tour à sa progéniture; une grossesse qu'on a sue non désirée et à qui l'on doit malgré tout d'être venue au monde; une enfance ponctuée de problèmes et teintée de cette misère qu'on craint de voir se repointer au coin de la rue; ou souvent, plus globalement, l'inquiétude sur le futur de notre planète qui ne tourne plus rond et sur ces politiques qui ne savent désormais plus que se tirer des missiles à la face. Pourquoi offrir la vie quand on ne sait pas de quoi demain sera fait? Pourquoi grossir les rangs de la population mondiale quand tant de petits êtres ne demandent qu'à être adoptés? Tant de questions et de non-réponses que ces femmes nous ont posées, justement parce qu'elles savent



© Nubia Navarro

qu'elles l'aimeraient leur progéniture, si elles en avaient une, et que ce n'est pas l'avenir qu'elles leur souhaitent.

Enfin – et c'est sans doute la raison qu'elles ont eu le plus de difficulté à avouer –, c'est la peur de voir leur corps changer, celle de se transformer en « monstre » mutant et enflant et de souffrir physiquement et moralement de la vague de vomissements, diarrhées, constipations, hémorroïdes et autres joies qu'elles ou leur portée connaîtront forcément. Elles ne veulent pas être l'une de ces femmes 7j/7 et H24 les mains dans le cambouis à tout faire tourner autour de leur mignon chérubin, au point d'oublier de se laver les cheveux et de se dessiner un trait d'eye-liner (au risque de paraître superficielle). Elles ont peur de s'oublier et de se laisser bouffer par ce petit être sans qui on leur dit qu'elles ne sont pas de « vraies » femmes. Elles ont simplement envie de continuer à être ce qu'elles sont, sans troisième paire de bras à leur côté.

« A ton âge, j'avais déjà une fille de 5 ans. . . »

Avec un âge moyen de 33 ans chez les femmes pour le premier enfant, le canton de Genève possède le taux le plus élevé de Suisse, où la moyenne se situe à 31,9 ans. La moitié des naissances du premier marmot ont par ailleurs lieu entre 30 et 39 ans, quand par le passé elles se situaient en dessous de la

barre fatidique de la trentaine. Les grossesses se font plus tardives, l'infertilité est en hausse, les *childfree* s'émancipent, et la situation est la même dans toute l'Europe. L'Allemagne, le pays dirigé par la femme la plus puissante de l'UE – mariée, mais sans enfants –, craint de voir disparaître d'ici à 2050 presque un tiers de ses actifs, déstabilisant l'équilibre fragile entre travailleurs, retraités et aides sociales. Mais contrairement à l'histoire, qui a longtemps cherché à enfermer la femme dans sa fonction reproductive, passant consciemment sous silence son rôle dans l'évolution des sciences, de l'art ou de la politique – comme l'illustre d'ailleurs le slogan « *Kinder, Küche, Kirche* » (enfants, cuisine, église) du III^e Reich –, les femmes peuvent désormais faire entendre leur voix.

Alors, qu'elles choisissent ou non d'avoir des enfants, qu'elles le fassent individuellement ou en couple, chacune opte pour l'épanouissement, et seul le chiffre du nombre de participants à ce bonheur change. Pourquoi donc ne pourrait-on pas toutes les laisser en paix avec leurs décisions, leurs démons, leurs regrets, mais aussi leurs certitudes et leurs désirs ?

Simone de Beauvoir l'avait pourtant écrit : « On ne naît pas femme, on le devient » (*Le Deuxième Sexe*, 1949). Et pour devenir femme, il n'y a pas de mode d'emploi universel. —